

## MONSTRO

J'ai raconté cette histoire tant de fois à tant de personnes que mon ton vous semblera peut-être étrangement détaché. Mais vous devez comprendre que cela s'est passé il y a plus de six mois maintenant, et que cela habite mon esprit depuis. Voyez-vous, ce n'est pas la première fois que je consulte... J'ai été victime d'un épisode de désorientation temporo-spatiale au cours duquel j'ai disparu pendant deux semaines. À ce jour, je ne garde que peu de souvenirs de cette période de ma vie. Pourtant, j'ai longtemps suivi une thérapie afin d'essayer de rassembler mes bribes de mémoire et de comprendre. On m'a donné de médicaments. Aujourd'hui, je vais mieux : l'incident ne s'est pas reproduit.

Pour vous faire une idée, j'étais dans mon lit un soir, et dans la forêt le lendemain matin. Je ne me rappelle pas de mon parcours exact, mais j'habite au bord du lac près d'une route qui monte directement dans cette forêt. Ma fille et moi sommes adeptes de randonnée et nous y montions souvent ensemble, alors j'imagine que mon cerveau a dû se rappeler du chemin. C'est une longue montée : la plupart du temps, nous préférons emprunter la voiture jusqu'au refuge qui se trouve à la lisière de la forêt. Mais comme vous le verrez par la suite, mon corps ne connaissait plus de limites. Je me souviens surtout de cette première lueur bleue à travers les cimes des arbres. Le matin. C'est une autre expérience dans les bois.

J'ai pu reconstituer mon quotidien dans les grosses lignes. Je ne sais pas comment j'ai pu me nourrir et ce que j'ai mangé pendant ces deux semaines. C'était encore la fin de l'automne. Il faisait froid, mais mon corps ne m'appartenait pas. J'étais comme anesthésiée. J'étais une autre. Je ne me rappelle pas avoir chassé. J'ai en tête beaucoup d'images d'arbres mais pas de fruits ou de noix, bien que c'était la saison des châtaignes. Il y a une image d'un animal, un petit cerf, un faon, mort devant moi. Je l'avais sûrement tué pour le manger. Il y avait du sang sur moi quand on m'a retrouvée. Quoi qu'il en soit, j'ai survécu pendant deux semaines entières, seule dans la forêt. Je vous assure que lorsqu'on m'a dit le temps que j'y avais passé, je n'en revenais pas ! Ma conscience retrouvée, j'aurais juré n'avoir disparu que quelques heures, une journée tout au plus. C'est une réalisation réellement dérangeante, d'apprendre que le temps est passé sans vous. Et puis certains souvenirs sont revenus... Mais docteur, tout cela n'est rien. Je ne suis pas la première à subir un état confusionnel. Mais je crois que je ne serais pas revenue à la réalité de sitôt sans que cet événement dont je vais vous parler à présent ne se soit produit. Oui, si cela n'était pas arrivé, je crois que j'aurais bien pu continuer ma vie dans la forêt un moment. Quand on est un animal sauvage et qu'on sait grimper, il vaut mieux dormir dans les arbres. Une nuit, j'étais montée trouver une position confortable parmi les branches épaisses d'un arbre

qui me servirait de lit. Mais à peine avais-je fermé les yeux que j'entendis un bruissement proche. Quelque chose bougeait dans le feuillage de l'arbre voisin. Je me rappelle avoir pensé que j'étais trop fatiguée pour me battre. Alors je descendis de l'arbre afin de m'éloigner de l'endroit, mais dès que mes pieds touchèrent le sol, je m'écroulai. Dans mes souvenirs, la sensation est pareille à une chute de tension particulièrement brutale. Je vous vois venir, et je vous rétorque déjà que des théories m'ont été proposées par des médecins par la suite : déshydratation, fatigue musculaire extrême, des choses de ce genre. Mais j'ai ressenti une sorte d'aspiration, comme si le sol de la forêt était devenu un trou noir. Je le ressens encore aujourd'hui si fortement que je ne pense pas qu'on puisse me l'expliquer par la simple médecine. Enfin, là n'est pas le véritable choc.

Voici mon premier réel souvenir de tout mon temps dans la forêt. J'ouvrai les yeux au pied de ce même arbre dont j'étais descendue. La lumière qui m'éblouissait était chaude. Je sentais que j'avais beaucoup dormi, et j'avais l'impression d'avoir une sorte de gueule de bois. Je réalisai que j'étais couchée sur le ventre et je mis une main devant mon visage. Je plissai les yeux et ma vue s'ajusta à la lumière, et je vis cette... silhouette. À quelques mètres devant moi se tenait une silhouette noire. Comment la décrire ? Chaque fois, j'en perds mes mots. Elle était... humanoïde, certes, d'une certaine façon. Petite en taille, je dirais à peine plus haute qu'un enfant. Elle semblait traîner un peu des pieds et s'éloignait lentement. Je n'ai pas réfléchi. Je crois que ce qui m'a frappé, c'est que c'était la première personne que je rencontrais depuis ma disparition. Mon cerveau s'est comme déclenché. C'est comme s'il s'était écrié « Humain ! », vous savez. Sauf que cela ne pouvait pas être un humain. J'ai voulu me redresser et au crissement des feuilles mortes sous mon poids, la silhouette s'est arrêtée net. C'est à ce moment-là que j'ai pu observer son apparence. Il y avait beaucoup d'éléments qui auraient dû me dire de ne pas chercher à attirer l'attention de cette chose. Ce n'était pas un animal, car elle était habillée de tissu noir. Il me semble qu'il s'agissait d'une sorte de tunique ample qui rendaient son corps informe et indiscernable de son habit. Les proportions... Je ne saurais le dire autrement : ses bras étaient beaucoup trop longs et ses jambes étaient beaucoup trop courtes. Quelque chose dans sa démarche laissait croire que la créature allait se mettre à quatre pattes et révéler des cuisses semblables à celles d'un chat ; on aurait dit un animal qui s'était mis debout comme un humain et essayait tant bien que mal d'avancer sur ses pattes arrières recroquevillées sous son abdomen.

Malgré tout, c'était la première fois que je retrouvais ma lucidité en deux semaines, et je pris conscience d'une réalité indéniable : j'étais en cavale dans la forêt, seule et sans défense. Et je

pris peur. Alors je l'appelai. J'appelai cette « personne » devant moi. J'eus tout juste assez de force dans la voix pour dire « Hé ! ».

« Hé ! » : voilà ce que j'ai dit à cette créature. Et j'ai obtenu son attention. À la seconde où elle s'est mise à se retourner dans ma direction, mes tripes m'ont envoyé un message très clair. Après deux semaines passées à survivre dans les conditions les plus primaires, j'ai connu la peur la plus intense de ma vie. La chose me fit enfin face. Docteur, croyez-moi quand je vous dis que j'ai appris le sens du mot terreur à cet instant-là. Elle avait mon visage. Elle me regardait, fixement, avec mes propres yeux. Il me sembla que les insectes avaient cessé de crisser et le vent de tourner. Ma respiration était coupée. La voix animale qui m'avait guidée pendant les deux dernières semaines me criait de fuir. Mais je regardais intensément ce visage si exactement, si méticuleusement copié du mien. Et, à l'intérieur, je criais au vol. Mais dans le monde réel, j'étais absolument figée dans le temps. Vous ne vous attendez jamais à ce que quelque chose de vraiment terrifiant vous arrive. C'est une chose que de passer à côté de la mort ; mais être face à face avec vous-même ? face à face avec quelque chose qui contredit l'essence du possible ? quelque chose qui ne *devrait* pas exister ? C'est cela, la terreur. C'est l'absence entière et absolue de la raison. Aucune explication. C'est le cauchemar amené à la réalité.

Et puis ses lèvres se sont retroussées en un sourire et ses yeux ont regardé le ciel. Et elle a répété : « Hé ! ». Et elle avait pris ma voix aussi. Elle le répéta plusieurs fois, « Hé ! », avant de se retourner. Personne n'aime sa voix sur les enregistrements et les vidéos parce que ce n'est pas tout à fait la même que celle qu'on entend dans sa tête quand on parle. Moi encore moins, maintenant que je l'ai entendue de première main. J'y pense à chaque fois que je parle. Est-ce qu'elle entend la même, quand *elle* parle ? Quand elle répétait « Hé ! » ce jour-là ? Il y avait une descente aigue droit devant. Elle continua à tituber en avant et elle disparut dans la courbe du sol. Je n'ai rien fait. Je suis restée figée un long moment avant de me mettre à courir. J'ai simplement choisi une direction au hasard, n'importe laquelle sauf la sienne, et j'ai couru, pleinement lucide. Assez bêtement, je suis tombée sur un couple de randonneurs qui ont eu très peur de moi. Il faut dire que je n'avais pas eu l'occasion de faire ma toilette depuis deux semaines et que j'étais encore sous le choc. Ils ont rapporté à la police que je leur criais que ce n'était pas de moi qu'il fallait avoir peur dans cette forêt. On m'a ramené à ma famille le soir-même.

Depuis cette rencontre, je n'ai pas arrêté de penser à la créature. J'ai longtemps scruté mon visage dans le miroir, pour voir si quelque chose avait changé ou disparu. Mais c'est le même visage que celui qui m'a regardée ce jour-là. Maintenant, j'évite les miroirs.

Je n'ose plus dormir seule. Ma fille a pratiquement ré-emménagé à la maison. Et encore, je dors très mal. Cette voix, cette voix, elle ne veut pas quitter mes pensées. Quelque part, c'est pire que le visage, parce qu'on n'est pas censé connaître sa véritable voix, comme on peut voir son reflet dans une flaque d'eau. Mais moi je l'ai entendue. Je n'arrive pas à être en paix avec cela. Bien sûr, la police n'a pas cherché à retrouver la créature. Je ne m'attendais pas à ce qu'on me croie. Même ma fille pense que c'était une hallucination, comme mon état de confusion pourrait l'expliquer. Comment croire une telle chose ? Je pense que j'ai été exposée à une vérité trop éblouissante pour mon esprit humain. Quand vous réaliserez que ce qu'on appelle « surnaturel » n'est rien d'autre qu'une autre facette de ce monde, peut-être comprendrez-vous ce que je ressens. Pour moi, le mystère n'est plus simplement un mythe qu'il convient de silencieusement admettre comme un mensonge populaire, et donc comme inoffensif. Il n'y a rien de plus simple que la vérité. En fait, en y repensant – et croyez-moi, j'y ai repensé ! –, j'ai découvert qu'il y avait beaucoup à tirer de cette rencontre. La forêt m'a révélé ce jour-là qui elle était. Elle est le seul territoire indompté par l'homme.

.....

Docteur, je suis retournée dans la forêt. Je n'en pouvais plus de la savoir là-dehors, un refuge à la créature ayant volé mon visage. Six mois passés dans la peur ont le mérite de m'avoir rendue courageuse. Un soir, j'ai mis mon manteau et j'ai sans autre suivi la route qui mène à la forêt. J'étais à pied, seule dans la forêt, et j'avais la boule au ventre. À vrai dire, je n'avais pas envie de la revoir. Mais, en m'analysant, comme sans doute vous le faites lorsque je vous conte mon récit, j'ai réalisé que je cherchais surtout à me prouver que je n'étais pas qu'une lâche, peureuse et abattue. Je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de vous faire faire les poches au hasard d'une ruelle sombre, mais la sensation de défaite et d'impuissance qu'on peut ressentir après une telle mésaventure est assez identique à mon état d'esprit pendant ces six mois. Je n'en pouvais plus ; il fallait que je me rachète.

Bien sûr que j'y suis allée de nuit. C'est pendant la nuit que la créature m'a trouvée la première fois, et puis cela me semblait incroyablement symbolique, ce qui augmenterait mon sentiment de satisfaction une fois rentrée. D'ailleurs, j'ai bien failli ne pas rentrer : je me suis perdue. Mais n'allez pas croire que je me suis *bêtement* perdue ! Je vous rappelle que j'ai passé deux semaines de ma vie là-bas et que c'est une forêt qui m'est familière. Non, c'est *elle* qui l'a voulu : elle m'a semée. Il y a des forces dans la forêt, et une humaine ne peut rien contre elles. Au début, je ne me rendais compte de rien. Je marchais et la route était déjà bien loin derrière moi. On ne voyait presque plus les lumières urbaines se reflétant sur le lac à travers les

branchages. Mais tant que je pouvais discerner des signes de civilisation, je n'avais pas atteint mon but. Je continuai à m'enfoncer parmi les arbres, et après un quart d'heure ou peut-être une demi-heure, je n'entendis plus ni les voitures ni les vagues. Alors je sus que j'étais suffisamment éloignée de tout pour considérer que j'avais accompli quelque chose de vraiment courageux et thérapeutique vis-à-vis de mon expérience traumatisante en ces lieux mêmes. À cette pensée, je m'arrêtai et me demandai ce qu'il fallait faire à présent. Rentrer me parut raisonnable : je n'avais envie de croiser ni la créature, ni aucune autre, et j'avais honnêtement très peur malgré tout, ce qui est compréhensible, vous en conviendrez. Contente d'avoir accompli ma mission, je décidai de m'en aller une bonne fois pour toute et en un seul morceau. Je repartis dans la direction d'où j'étais venue et entamai une longue descente. Pendant longtemps, j'ai dévalé la pente tout en respirant à grandes bouffées l'air nocturne froid, en attendant à chaque pas d'entendre à nouveau les voitures passer sur la route qui mène à ma rue, et les vagues s'écraser contre les rochers au bord du lac. Docteur, je ne saurais vous dire combien de temps s'est écoulé – si ce n'est énormément – avant que je ne réalise l'affreuse réalité : je ne retrouvais plus mon chemin. Je me suis arrêtée pour examiner la situation et je me répétais que je n'aurais pas *pu* me perdre. Il n'y a pas mille chemins pour atteindre le pied de la montagne : il suffit de descendre. J'aurais dû atteindre la route en à peu près autant de temps que cela m'avait pris pour monter. Pourtant je ne reconnaissais plus rien et chaque coin de forêt me paraissait être de la même noirceur abyssale. La Lune semblait absente du ciel bleu-noir. Jamais dans ma vie ne m'étais-je sentie aussi perdue ; j'avais l'impression d'avoir été transposée dans une autre réalité. La route s'était comme volatilisée. Je n'osais plus descendre, j'étais tétanisée. Je ne discernais plus les arbres. J'avais peur d'avancer pour m'enfoncer un peu plus dans l'inconnu, alors pendant un long moment je fus paralysée, figée dans une position maladroitement penchée que la pente du sol m'imposait. Et puis, il y avait ce silence anormal. Même si on ne les voit pas, une forêt est peuplée d'animaux dont on entend parfois les mouvements. Mais il n'y avait *aucun* bruit cette nuit-là. Mais je me dis une chose plus terrifiante encore : peut-être que la créature avait orchestré tout cela, faisant en sorte que je me perde afin de mieux m'attraper. Et moi, j'avais foncé la tête la première dans son piège. Je sentais l'étau se resserrer autour de moi et l'effroi m'empêchait de respirer.

Pour la suite de mon récit, je vous demande à nouveau de faire preuve d'ouverture d'esprit. Comme je l'ai dit, le silence surnaturel de cette nuit-là me terrorisait ; c'est pourtant le bruit qui finit par me faire fuir. Dites-moi, quel est le son que vous vous attendez à entendre en pleine nuit, dans la nature ? Un bruit si habituel qu'on ne réalise même plus qu'il provient d'animaux bien vivants, présents tout autour de nous ? C'est le chant des grillons. Je vous avouerai que je

ne suis pas une amoureuse des insectes, loin de là. Mais quand j’entendis cette stridulation, je fus d’abord rassurée. Je me dis que le silence d’avant n’avait sûrement été qu’une hallucination auditive de ma part, car il ne me semblait pas que les grillons avaient tout à coup tous commencé leur cri-cri. Je sais bien que mon cerveau n’est pas des plus fiables, après mon incident. Mais très rapidement, le bruit s’intensifia à un tel point que ce son familier et anodin devint un boucan inquiétant – on eut dit qu’un nuage de grillons allait s’abattre sur moi à tout moment. Alors je me mis à courir. Je descendais la montagne à toute vitesse mais le bruit augmentait en volume dans toutes les directions et commençait à ressembler moins à des insectes qu’à un bruit blanc assourdissant. J’ai couru longtemps et j’ai même fermé les yeux sur quelques mètres. Je n’aime vraiment pas les insectes. Et puis j’ai entendu la route.

Quand j’ai débarqué sur la route, j’ai bien failli me faire renverser. La lumière des phares d’une voiture m’éblouit pendant quelques secondes, alors que mes oreilles retrouvaient la paix. Le bruit était resté derrière moi, dans la forêt. Je m’en éloignai jusqu’à entendre les vagues. Il y avait du vent : elles étaient plus violentes que lorsque j’étais partie.

Quand je suis enfin arrivée chez moi, j’avais toujours le même sentiment de défaite dont je vous ai parlé tout à l’heure. Je m’étais faite chasser de la forêt.

.....

Vous allez me dire que je cherche les traumatismes, mais peut-être qu’il ne me reste rien de mieux à faire, finalement. Après l’incident que je vous ai raconté la dernière fois, je n’avais toujours pas l’impression d’en avoir fini avec cette forêt. Elle m’obsédait chaque jour avec une fureur nouvelle. Je lui en voulais de s’être ainsi jouée de moi. Je n’arrivais pas à rester tranquille. J’ai même arrêté de prendre mes médicaments, malgré les avertissements de mon médecin. Franchement, je ne pense pas jamais en avoir eu besoin. Prenez-moi pour une folle, mais je pense que des médicaments ne peuvent rien contre les forces qui ont guidé mes pas jusqu’à la forêt la nuit de ma disparition. Non, ce n’est pas dans mon cerveau qu’il faut chercher le responsable.

Je voulais y retourner. L’envie me brûlait de confronter ces arbres, ce sol de feuilles humides, cet air lourd et boisé. Il le fallait, si je voulais un jour retrouver la paix qui m’avait été enlevée. J’en ai donc parlé à ma fille – qui depuis quelques semaines est revenue dormir chez moi –, ce à quoi elle a immédiatement répondu que si je croyais qu’elle me laisserait m’aventurer seule dans les bois alors que je ne prenais plus mes médicaments et après tout ce qui m’était arrivé là-bas, j’étais encore plus folle que ne le disait mon docteur. Pas vous, j’entends – l’autre.

Quoique je ne vous en voudrais pas de me trouver folle, et c'est sûrement l'image que je donne de moi. Mais cela n'enlève rien à la véracité de mes récits. Et je pense que je peux dire que j'en ai désormais la preuve. Écoutez plutôt.

En constatant la férocité avec laquelle je défendais l'idée de retourner dans la forêt, ma fille céda, à condition de la laisser m'accompagner et d'y aller en plein jour. Elle n'est pas moins sceptique que vous, mais je pense que mes récits ont au moins dû lui faire se poser quelques questions sur la nature de la réalité qui nous entoure, bien qu'elle ne m'ait jamais fait part de son ressenti vis-à-vis de la question. Nous sommes donc parties en randonnée, comme nous le faisons autrefois, en des temps plus tranquilles. Nous sommes montées en voiture jusqu'au refuge à l'entrée de la forêt, en empruntant la route qui m'avait servie de repère. C'est un chouette endroit : il y a deux places de parc et un petit chalet libre d'accès avec des toilettes et quelques tables de pic-nic, tout cela sur une petite clairière où le soleil ne tape pas trop fort. C'est là où commence le parcours vita, et d'ailleurs je me dis qu'il serait amusant de l'emprunter. Je voulais juste battre la forêt, pour une fois, et y passer un moment tranquille. Le combat paraissait injuste, puisqu'il faisait jour et que j'étais accompagnée. Mais il ne faut pas sous-estimer la forêt. Si vous croyez avoir l'avantage, vous oubliez que votre adversaire a des millénaires d'avance sur vous.

Comme je le disais, nous nous avançons pour prendre le chemin du parcours vita quand une femme sortit de la forêt. Elle était habillée en randonneuse et semblait avoir mon âge. Il n'y avait que notre voiture garée sur l'une des deux places de parc, mais je me dis qu'il y avait toujours des fous pour entreprendre des randonnées périlleuses en plein hiver. Et puis c'était une belle journée. Rien de grave n'aurait pu se passer lors d'une journée ensoleillée. Lorsqu'elle nous vit, elle accourut vers nous, et en voyant de plus près son visage qui témoignait d'une profonde détresse, je réalisai qu'elle ne revenait pas simplement d'une promenade. Elle haletait et ses yeux étaient humides. Je lui demandai ce qui n'allait pas, elle me répondit que quelque chose était arrivé à son mari dans la forêt et qu'il fallait venir l'aider. Je lui demandai alors de préciser car si c'était vraiment grave, je devais appeler les urgences avant de perdre le réseau en entrant dans la forêt. Mais elle continua à s'écrier qu'il fallait faire vite, puis elle prit mon bras en insistant pour que je la suive. Avant que je n'aie le temps de sortir mon téléphone – car la situation semblait vraiment grave –, ma fille me tira par le bras et dit à la dame que nous devions y aller. Je ne compris pas sa réaction. Cette pauvre femme était clairement en état de choc, et il n'est pas habituel pour ma fille de se désister de porter de l'aide aux autres. Ma fille me tira plus fort en arrière et me dit que nous devions retourner à la voiture, malgré les pleurs de la femme. Et puis elle me cria de venir avec elle et se mit à courir, sans me lâcher, ce qui

m'obligea à courir derrière elle, sans comprendre pourquoi. Je voulus m'arrêter et elle se mit à me répéter que cette femme mentait. Dans cette situation, j'étais comme une mouche, prise entre deux flammes. J'ai une confiance totale en ma fille, aussi je ne réfléchis pas trop et je la suivis jusqu'à la voiture. Alors qu'elle la démarrait, je vis que la femme avait cessé de s'agiter. Elle se tenait à une centaine de mètres de nous, près de la route, les bras le long du corps, nous regardant fixement. En quittant les lieux, nous passâmes près d'elle. Je vis alors son expression figée qui ne traduisait aucune émotion. Ce n'était pas une impassibilité triste ou crispée de colère : c'était une inaffection inhumaine. Tout simplement vide. Quelques secondes suffirent pour que je réalise qu'une fois encore, la forêt m'avait eue. Je vis la « femme » retourner dans la forêt dans le rétroviseur.

Ma fille resta silencieuse un moment, ce qui, en plus de sa respiration saccadée et de son visage décomposé, me dit qu'elle avait eu très peur. Je lui ai demandé comment elle avait su, et elle m'a répété que cette femme mentait. Par la suite, elle m'a dit qu'elle avait reconnu ce visage d'autre part. Je ne peux pas m'empêcher de me dire que c'était peut-être une autre femme qui, comme moi, s'est fait voler son visage. Tout cela est très clairement relié. Je pense que ma fille l'a bien compris elle aussi. Quand nous sommes rentrées, elle m'a demandé d'emménager avec elle en ville quelques temps. Entre nous, je pense que c'est en partie pour se rassurer elle-même. Malgré tout, je dois vous dire – et je le dis avec un grand soulagement – que je me sens mieux. Je ne pense pas que je retournerai un jour dans cette forêt, ni peut-être dans aucune autre, mais ce n'est pas grave. Au bout d'un moment, il faut savoir déclarer forfait. Pendant tout ce temps, j'ai cherché à m'affirmer contre un adversaire d'une force infiniment plus grande que la mienne, et cela a été mon erreur. La vérité, c'est que personne ne peut battre la nature : c'est elle qui nous a engendré, et tout ce qui peut être créé peut être détruit. J'ai appris à ne pas me rebeller contre des forces qui me dépassent. Tant pis pour moi, je reste une humaine dont l'impact sur ce monde est aussi infime dans son histoire que celui de toute l'humanité. Maintenant, je réalise la petitesse de l'homme, et peut-être que j'ai au moins ça de sagesse en plus. J'ai purgé mon cœur du ressentiment absurde qui me rongait. Vous voyez que je suis raisonnable. C'est elle qui m'inquiète. Elle comprendra avec le temps, comme je l'ai compris.

.....

À vrai dire, monsieur, je ne lui ai pas tout dit de ce qu'il s'est réellement passé ce jour-là. Laissez-moi reprendre depuis le début... Ma mère et moi avons une relation très proche et solidaire. Nous ne nous cachons rien et nous avons confiance en l'une l'autre. Alors lorsqu'elle



m'a raconté sa rencontre avec la créature, je n'ai pas osé lui faire entendre que je ne pouvais pas la croire. En tant qu'infirmière, je penchais vers l'hallucination, qui n'est pas rare lors de tels états de fugue. Mais je l'ai néanmoins soutenue car je voyais dans ses yeux qu'elle avait réellement vécu une expérience traumatisante, indépendamment de ce qu'il s'était vraiment passé ce jour-là. À la lumière des événements récents, je pense comprendre exactement ce qu'elle a ressenti pendant de longues semaines. Comme vous le savez, après son retour à la réalité, ma mère était complètement obsédée par la forêt près de chez elle. Le pire a été de la voir si effacée, si fantomatique, après qu'elle y soit retournée seule dans la nuit en février. C'était comme si quelqu'un était mort. Elle disait tout le temps qu'elle avait échoué et je voyais qu'elle se sentait coupable. Ma mère est une femme forte et très admirée, dont j'ai toujours été très fière. Mais je voyais que pour la première fois, elle se sentait faible. Pour essayer de la consoler, je suis restée avec elle chaque jour et je lui ai répété que rien de tout cela n'était de sa faute. Pour moi, il était évident qu'elle s'en voulait de « perdre la tête », que son cerveau lui fasse perdre contact avec la réalité. Mais c'était à la forêt qu'elle en voulait, et je comprends cela maintenant.

Ce jour-là où nous sommes montées ensemble dans la forêt, je pensais pouvoir l'aider à retrouver la paix. Je pensais que si j'étais présente et qu'elle avait un nouvel épisode hallucinatoire, je pourrais témoigner plus tard qu'il n'y avait vraiment rien dans cette forêt qui cherchait à lui nuire, et que tout cela était un produit de son imagination. Et si rien ne se passait, c'était encore mieux car elle aurait l'impression d'avoir gagné. D'ailleurs, elle m'a semblé revivre ce jour-là. Pour la première fois depuis longtemps, elle semblait presque joyeuse. Nous allions enfin mettre un terme à cette histoire.

Quand cette femme est arrivée, en pleurs et paniquée, j'avoue que ma première pensée fut qu'elle allait gâcher mes efforts pour convaincre ma mère de l'inoffensivité de cette forêt. Tout ce que je voulais, c'était une marche tranquille avec ma mère pour lui prouver qu'il n'y avait aucun danger en ces lieux, et voilà qu'une femme accourait vers nous, hurlant que son mari allait mourir si nous ne faisons rien pour l'aider. Mais il ne m'a pas fallu longtemps pour réaliser que là n'était pas le véritable problème ; à la minute où cette femme s'est rapprochée de nous pour supplier ma mère de la suivre et que ma mère lui a demandé ce qu'il s'était passé, j'ai réalisé que leurs deux voix étaient les mêmes. Alors qu'elles continuaient à parler, un frisson épineux m'a traversé le dos, et j'ai été prise d'un sentiment d'effroi que jamais dans ma vie je n'ai connu, pas même quand ma mère a disparu. C'était une terreur tout à fait nouvelle. J'ai attrapé ma mère par le bras dès que j'ai pu bouger à nouveau et nous avons couru vers la voiture. Ni elle ni moi ne sommes retournées dans la forêt depuis.

Je ne lui ai pas dit que c'était sa propre voix qui avait trahi cette « réalité cachée » dont elle parlait. Lorsqu'elle m'a raconté que la créature lui avait volé sa voix, elle avait dans ses yeux une tristesse telle que je n'ai pas eu le cœur de lui dire. Je sais qu'elle n'aime pas l'imaginer en possession de sa propre voix, encore moins que de son visage. À la place, j'ai inventé une histoire comme quoi j'aurais reconnu le visage de la « femme » d'une patiente à l'hôpital qui s'était blessée lors d'une randonnée. Après tout, ce visage venait bien de quelqu'un d'autre qui, comme ma mère, a rencontré la créature. Je n'ai parlé à personne d'autre de ce que j'ai entendu ce jour-là et je compte pas révéler le secret à ma mère. Je n'en vois pas l'utilité, surtout qu'elle semble beaucoup plus sereine depuis, comme si savoir qu'elle n'est plus seule à croire en ses récits la rassurait. Peut-être même que savoir qu'elle n'est pas la seule dont la forêt ait volé le visage la rassure aussi, qui sait. Je me demande qui est cette femme, vous savez. Et chaque jour, je me demande ce qu'il serait arrivé à ma mère si je n'avais pas été là pour l'empêcher de suivre la créature dans la forêt. J'aime me dire que c'est déjà une victoire de l'avoir potentiellement sauvée.

Mais nous ne pouvons pas sauver tout le monde. Il y aura sûrement d'autres visages, d'autres voix. Toutefois nous sommes au moins deux – trois, si vous nous croyez – à connaître le danger de sous-estimer la nature. Ma mère a comme projet d'écrire un livre sur ce qu'il lui est arrivé – elle qui a la fibre littéraire – bien qu'elle soit consciente du scepticisme de l'homme quand il s'agit d'admettre qu'il ne connaît ni ne maîtrise pas toutes les lois de l'univers. Mais il est difficile de ne rien faire d'un tel savoir. Parfois, j'aimerais n'avoir jamais su qu'il fallait avoir peur. J'imagine que je vais devoir vivre avec ce savoir, tout comme ma mère. J'espère au moins que vous n'en avez pas assez de nos histoires, car j'aimerais continuer à prendre rendez-vous avec vous, si cela vous convient. J'en aurai besoin. Certains jours, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Je ne comprends pas qu'un esprit aussi étroit que le nôtre puisse croire si fermement qu'il est plus grand que celui vieux de millions d'années de la Terre. Honnêtement, je pense que ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle ne nous remette en place un jour. Elle en a le pouvoir ; elle attend, presque perversément si vous voulez mon avis, de voir jusqu'où notre misérable condition pense pouvoir prétendre s'élever, pour qu'un jour, notre chute soit si vertigineuse que toute sa puissance sera à jamais inscrite dans la mémoire humaine.